

DE FRINGUES,
DE MUSIQUE ET DE MECS

VIV ALBERTINE

DE FRINGUES,
DE MUSIQUE ET DE MECS

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Anatole Muchnik

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *Clothes Clothes Clothes*
Music Music Music Boys Boys Boys
© Viv Albertine, 2014.

Et pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2017.

ISBN : 978-2-283-02923-7

Pour Arla

INTRODUCTION

Pour éviter de gaffer demain, dis la vérité
aujourd'hui.

Bruce Lee

Pour écrire son autobiographie il faut être un sacré connard, ou alors c'est qu'on est fauché. Moi, c'est un peu des deux. Une fois que je m'y suis mise, j'ai quand même parfois réussi à me faire rire et appris quelques petites choses à mesure qu'apparaissaient des motifs que je n'avais pas remarqués jusqu'alors. Avec un peu de chance, vous rirez ici ou là et apprendrez quelques trucs vous aussi.

Le titre m'est venu de ce que me disait ma mère : « Les fringues, les fringues, les fringues, la musique, la musique, la musique, les garçons, les garçons, les garçons – tu ne penses donc qu'à ça ! » Elle entonnait chaque jour ce refrain quand je rentrais de l'école sans avoir la moindre idée de ce que nous avions étudié, mais capable de décrire en détail ce que portait la maîtresse, m'extasiant à propos des garçons qui me plaisaient et prédisant quels disques allaient devenir des tubes.

Ceci est un livre extrêmement subjectif, un album de souvenirs. Les épisodes que je rapporte ici ont laissé en moi une

empreinte indélébile ; ils m'ont façonnée, scarifiée. Et je les ai tous vécus. Les autres protagonistes en donneront leur version si ça leur chante. Ça, c'est la mienne.

Certains noms ont été changés pour protéger les coupables.

Pour les plus pressés...

Références *sexuelles* : p. 13, 45, 51, 137-140, 435-438, 448.

Références aux *drogues* : p. 70-71, 175-178, 275-276, 442-443.

Références au *punk-rock* : p. 104-106, 110-111, 162-164, 169-170, 184-186.

Face A

MASTURBATION

Jamais pratiqué. Jamais eu envie. Aucune raison particulière de ne pas le faire, on ne m'a pas opprimée, on ne m'a pas dit que c'était mal et je n'estime pas que ça le soit. C'est juste que je n'y pensais pas du tout. Ce n'était pas pour moi une envie naturelle, alors je ne savais même pas que ça existait. Une fois que mes hormones ont été de la partie, vers treize ans, les garçons se sont mis à me peloter et ça me suffisait. Peu à peu j'ai poussé l'expérimentation plus loin jusqu'au jour où j'ai fait l'amour avec mon petit ami régulier, à quinze ans. On est resté trois ans ensemble, et on est toujours copains aujourd'hui, je trouve ça sympa. Depuis ma toute première expérience sexuelle, je ne me suis jamais masturbée, même si j'ai essayé une fois après que des amis m'ont chambrée parce que je me plaignais de la solitude. Mais je trouve que se masturber quand on est seul c'est comme boire de l'alcool quand on est triste : ça exacerbe la douleur. Ce n'est pas que je ne me caresse pas les seins (ils sont beaucoup plus chouettes maintenant que j'ai pris un peu de poids) ou que je ne me touche pas entre les jambes pour après me renifler les doigts, je fais tout ça, j'aime bien le faire, pelotonnée la nuit dans la chaleur douillette de mon lit. Mais ça ne débouche jamais sur la masturbation. Ça ne vaut pas le détour. Je n'ai pas vraiment de

DE FRINGUES, DE MUSIQUE ET DE MECS

fantasmes non plus – sauf une fois, quand j'étais enceinte et que mes hormones s'affolaient. Je me suis sentie très excitée et j'ai eu un fantasme violent dans lequel je me faisais sauter par une meute sauvage de chiens enragés dans le jardin. J'ai fini par faire une fausse couche – ça m'apprendra. Ce fantasme ne m'a pas donné envie de me masturber, j'ai repassé deux ou trois fois le film dans ma tête, je l'ai écrit et plus rien de ce genre ne m'a jamais traversé l'esprit. Juré.

(Dieu, fais que ce vieil ordinateur sur lequel je l'ai écrit ait fini pulvérisé en mille morceaux et ne soit pas sur le flanc quelque part dans une décharge, attendant d'être un jour récupéré et analysé, comme Lucy, le fossile australopithèque.)

C'est parti alors, verrues (génitales) comprises et tout le tralala...

L'ARCADIA

1958

Ma famille est arrivée en Angleterre de Sydney, en Australie, quand j'avais quatre ans. Ma sœur et moi avions chacune trois jouets : une poupée chinoise de chiffon, un ours et un koala en peluche. On n'était pas très soigneuses avec. Les poupées finissaient régulièrement enterrées dans le jardin de derrière la maison, où on les oubliait, et elles dépérissaient dans la terre. Les ours, on les attrapait par le pied et on se tabassait avec lors de vicieuses bagarres jusqu'à ce qu'ils finissent déchirés et estropiés, les oreilles et les yeux en moins. Les koalas, on n'y touchait pas parce qu'ils étaient en vraie fourrure, trop bizarre.

Nous avons vogué d'Australie en Angleterre sur un navire nommé *Arcadia*, si l'on en croyait la reproduction miniature d'une bouée de sauvetage rouge et blanc suspendue à un clou dans la salle de bains. Le voyage a duré six semaines. L'un de mes premiers souvenirs est celui de ma mère et mon père nous bordant ma sœur et moi dans les couchettes de notre cabine. Ils nous avaient dit qu'ils allaient dîner, qu'ils ne seraient pas longs, et qu'à la moindre inquiétude nous n'aurions qu'à appuyer sur la sonnette près du lit pour que quelqu'un vienne les chercher. Tout cela nous paraissant parfaitement raisonnable, nous nous étions blotties sous les draps et ils étaient partis.

DE FRINGUES, DE MUSIQUE ET DE MECS

Au bout d'une trentaine de secondes, nous étions tétanisées par la terreur. J'avais quatre ans, ma sœur deux. Aussitôt la porte fermée et nos parents hors de vue, le fait que nous soyons seules en pleine nuit dans cet endroit étrange était devenu une réalité insoutenable. Nous nous sommes mises à pleurer. J'ai appuyé sur la sonnette. Après ce qui nous a paru une éternité et pas mal de pressions sur le bouton, un steward est venu nous dire que tout allait bien et qu'il fallait se rendormir. Il est reparti. Pas rassurée, j'ai de nouveau appuyé sur le bouton. Pendant très longtemps, personne n'est venu, alors j'ai continué. Le steward a fini par revenir et a crié : « *Si tu appuies encore une fois sur la sonnette, le bateau va couler et ton papa et ta maman vont se noyer.* » Je n'ai pas cessé d'appuyer et papa et maman ne se sont pas noyés, ils sont rentrés après dîner et nous ont trouvées en train de beugler.



Papa et maman

À quatre ans, j'avais appris une chose importante : les grandes personnes, ça ment.

PET SOUNDS¹

Je voudrais me retrouver petite fille, à demi sauvage, intrépide et libre ; riant des injures au lieu de m'en affoler !

Emily Brontë, *Les hauts de Hurlevent*²

Ma sœur et moi avons été des petites filles assez infernales. Pendant plusieurs années, nous n'avons d'ailleurs rien eu de petites filles du tout, franchement pas sensibles, limite cruelles. On avait une chienne qui s'appelait Candy, un Yorkshire Terrier blanc qui mangeait ses crottes. Elle avait mauvaise haleine. Après son opération (pour ne pas faire de petits), elle s'allongeait dans son panier et cherchait à mâchouiller la croûte de sa cicatrice. Je suppose que chacun à sa façon, on fait tous pareil.

Ma sœur et moi avons appris à Candy à dormir sur le dos, bien bordée sous une couverture, les pattes avant bien perchées dessus. Pour la *Bonfire Night*, on lui mettait un bonnet et une longue robe blanche (une de nos robes de baptême), on l'asseyait

1. Littéralement « sons d'animaux domestiques », c'est aussi le titre du chef-d'œuvre des Beach Boys (1966). (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

2. Traduction de Frédéric Delebecque.

dans une poussette de poupée et on la trimballait comme ça sur Muswell Hill Broadway en réclamant « une p'tite pièce pour le gars »¹. On n'obtenait pas grand-chose, mais ce n'était pas le but.

Assez vite lassées de Candy, on a cessé de la promener. Il nous arrivait bien de crier « viens promener ! » en agitant sa laisse, mais c'était pour la faire rentrer du jardin à la nuit tombée. Elle a fini par piger le truc et ne plus rentrer du tout.

Un jour quelqu'un a déposé un mot anonyme chez nous, « Vous ne me connaissez pas, mais moi je connais votre pauvre petite chienne... » Il nous accusait de maltraitance envers Candy. On l'a donnée.

On a eu une chatte aussi, Tippy. On lui tendait des pièges dans le jardin. On creusait un trou qu'on couvrait de feuilles et de brindilles, puis on attendait qu'elle tombe dedans, ce qui n'arrivait évidemment jamais. Alors on a essayé de l'y pousser. Elle s'est enfuie.

Pour finir, on a eu trois poissons rouges, Flamingo, Flipper et Ringo, tous gagnés à la fête foraine du coin. Flamingo n'a vécu que quelques jours, Flipper est mort deux semaines après et Ringo l'a mangé. Ringo a fait une dépression nerveuse (sans doute la culpabilité d'avoir mangé Flipper) et s'est mis à passer des heures au fond du bocal, la tête en bas. J'ai fini par ne plus supporter ça et je l'ai jeté dans les toilettes. La cuvette s'est vidée puis remplie, et il était là, la tête toujours en bas. Il a fallu tirer plusieurs fois la chasse pour s'en débarrasser. L'image de Ringo sur la tête au fond des toilettes me hante encore.

1. La Nuit de Guy Fawkes ou *Bonfire Night* commémore chaque année la Conspiration des Poudres (1605) au cours de laquelle des catholiques conduits par Guy Fawkes tentèrent de faire sauter le Parlement. On y fait brûler des effigies de Guy Fawkes et on réclame aux passants « *A penny for the guy* » pour récompenser la création promise aux flammes.

DE FRINGUES, DE MUSIQUE ET DE MECS



Avec ma petite sœur

MAUVAIS GARÇONS

1962

La porte de la salle de classe s'ouvre et le directeur entre à grands pas, flanqué de deux garçons débraillés parfaitement identiques : M. Mitchell annonce à la classe qu'ils s'appellent Colin et Raymond et qu'ils ont été exclus de leur école pour mauvaise conduite. Regardant les jumeaux de haut, il dit :

« St. James est une école religieuse : nous croyons à la rédemption et nous allons vous donner une seconde chance. »

Colin et Raymond lui jettent un regard noir ; ils ne sont pas contents d'être là ni d'avoir à être reconnaissants pour la chance qui leur est donnée. Et nous, enfants sages aux cheveux propres avec nos blazers marron, nos chemises blanches amidonnées et nos cravates rayées, ils nous dévisagent avec mépris. Leurs chaussettes grises trouées tombent sur les chevilles, ils ne portent pas la stupide culotte très courte que portent les garçons de ma classe – la leur est longue, jusqu'aux genoux, qu'ils ont couverts de croûtes. Des mèches brunes et grasses leur pendent devant les yeux. Une cicatrice barre la joue parsemée de taches de rousseur de l'un d'eux. Je me dis : *Dieu merci, voilà enfin deux beaux gosses dans cette école.* J'en battrais des mains de jubilation. Je ne sais pas d'où me vient cette idée. Je ne l'identifie pas. Les garçons ne m'ont jamais intéressée, je ne les ai tout bonnement pas vus

jusqu'à présent, importance zéro dans mon monde. On ne m'a jamais rien dit à propos des mauvais garçons, ni qu'ils sont sexy et captivants ni qu'il faut les éviter. Je découvre tout ça toute seule, aujourd'hui – à huit ans, en CE2.



En uniforme de l'école primaire, 1963.

Alors que notre classe se dirige vers le réfectoire en rang par deux dans les rues verdoyantes de Muswell Hill, je ne quitte pas les deux voyous des yeux. Je m'en mets plein les mirettes. Je tords le cou et j'en viens même à marcher à l'envers rien que pour les mater. Je suis déçue qu'ils ne soient pas à ma table au déjeuner, mais au moins je suis assise juste derrière Colin à une longue table à tréteaux, je lui tourne le dos. Je suis excitée, c'est une excitation d'un genre nouveau, une sensation bouillonnante, étouffante, grouillante qui me remonte de la culotte bleu marine de mon uniforme scolaire jusqu'à la poitrine. Et plus je m'efforce de contenir cette énergie, plus ça m'agite. Pour relâcher la pression et attirer l'attention de Colin, je ne trouve qu'une idée : du doigt, je lui mets une pichenette dans le dos. Comme il ne s'en rend pas compte, je recommence. Cette fois il se tourne et lâche

un grognement, montrant les dents comme un animal acculé, mais cette sensation nouvelle me grise, alors dès qu'il se retourne vers son assiette, je remets ça.

« Si tu recommences je t'aplatis la tronche. »

Jamais encore un garçon ne m'a menacé et ça ne me plaît pas, je crois que je vais pleurer. Quelque chose me dit que ce n'est pas censé se passer comme ça quand on aime bien quelqu'un, mais l'adrénaline qui parcourt mes veines a anéanti tout ce qu'il me restait de jugeote. Je ne peux pas croire ce que je fais, j'ai forcément perdu la tête, je joue mon va-tout et perds toute notion de peur, de fierté et d'autoprotection – je tends le bras et lui remets une petite pichenette.

Colin pivote brusquement. Le silence se fait et tout le monde nous regarde. Je cherche des yeux une maîtresse qui viendrait me sauver, mais il n'y a personne, alors je m'agrippe très fort à mon banc et je fixe Colin dans les yeux, en attendant le coup de poing. Un sourire narquois se dessine sur sa bouche.

« Je crois qu'elle m'aime bien. »

Dès cet instant, on devient inséparables.

LA CEINTURE

1963

Mais le sanglot de l'enfant dans le silence
maudit plus profondément
Que l'homme fort dans sa colère.

Elizabeth Barrett Browning,
« *The Cry of the Children* »

Je vis avec ma mère, mon père et ma petite sœur au rez-de-chaussée de la maison de ma grand-mère à Muswell Hill, dans le nord de Londres. Ça sent la naphthaline et il faut toujours se tenir tranquille, même dans le jardin – *je me sens vraiment comme Anne Frank marchant sur la pointe des pieds dans son grenier* –, tout ça à cause des nerfs de Miss Cole, la locataire du dernier étage. Notre appartement n'a pas de séjour et nous partageons la salle de bains de ma grand-mère. Il n'y a pas de moquette, juste le plancher nu et un tapis d'Orient râpé dans la cuisine. Nous n'avons pour tout mobilier que trois lits, une table en formica marbré vert aux pieds de tube d'acier et quatre chaises couvertes de plastique jaune déchiré d'où ressort par endroits le rembourrage en poil noir. Cet ensemble salle à manger nous a accompagnés depuis l'Australie sur le bateau.

Je n'imagine pas ce qu'est un foyer heureux : des parents câlins et rieurs, de la musique, des livres sur les étagères, des conversations à table ? Il n'y a rien de tout ça chez nous, mais du moment que maman est heureuse, je le suis aussi. Le problème, c'est qu'elle n'est pas souvent heureuse parce que mon papa est spécial et difficile et pas aussi futé qu'elle – et qu'en plus on est pauvres. Chaque soir dans mon lit, j'entends maman derrière le mur qui range la cuisine. Elle ouvre et ferme les placards, entretient les casseroles et les poêles, et je m'efforce d'interpréter les sons, de juger à la force des claquements de porte, à la férocité du choc des assiettes, à la façon dont couteaux et fourchettes sont jetés dans le tiroir, si elle est de bonne humeur ou pas. Généralement pas. Parfois je me dis : *Cette porte a été fermée avec douceur, cette casserole a été rangée sans cogner, maman se sent bien*, et je m'endors, heureuse.

Ce soir, j'ai les yeux gonflés d'avoir pleuré et des zébrures rouges à l'arrière des jambes ; les marques font tellement mal que je dois me coucher sur le flanc. Maman nous a bordées ma sœur et moi, elle nous a fait un bisou puis elle a éteint la lumière, mais je suis tout à fait éveillée, je cherche à écouter derrière le mur. Je ferme les yeux en me concentrant sur les sons, pour voir si elle s'est calmée après la crise de tout à l'heure. J'entends papa qui lui parle. *Qu'est-ce qu'il fiche dans notre maison, ce grand monstre poilu ?* C'est comme ça que je perçois beaucoup de papas : gauches, encombrants, pas à leur place, ils occupent tout l'espace de leur corps maladroit. Ils auraient dû partir chasser le bison dans la nature une fois les enfants nés et ne plus revenir ; c'était censé fonctionner comme ça. Mais mon papa n'est pas comme les autres, il est pire : poilu sur tout le corps, avec le menton mal rasé et entaillé de partout. Il se colle des petits bouts de papier hygiénique pour que ça arrête de saigner. Le plus souvent, son cou et son menton sont parsemés de minuscules pétales

blancs avec une petite tache rouge au milieu. À la mi-journée, de petits points rouges réapparaissent sur son menton et il retourne se raser. Sa voix profonde, rendue plus bizarre encore par son accent français, gronde et retentit à travers les murs et il n'arrête pas de se racler la gorge pour expulser ce qui semble être de gros mollards de glaire. Il est tellement... masculin, tellement... étranger – un croisement entre Fred Pierrafeu et une version française de Stanley Kowalski, dans *Un tramway nommé Désir*.

Il s'est passé deux choses aujourd'hui, l'une qui n'était jamais arrivée, et l'autre qui arrive tout le temps. On avait de la visite, pas des amis – je ne pense pas que papa et maman aient des amis – mais quelques oncles et tantes. J'étais vraiment surexcitée, je ramassais tous les moutons du tapis râpé sous la table – *Oh mince ! Il est usé jusqu'à la corde* – parce qu'on n'avait pas d'aspirateur, j'alignais bien les chaises, je faisais les lits. C'était la première fois que je voyais notre chez-nous à travers le regard d'un autre et je me rendais compte qu'on habitait un trou à rats.

Vers trois heures, tout le monde était là. J'étais dans la cuisine en train de disposer les petits gâteaux maison dans un plat quand j'ai entendu mon père parler du temps où maman et lui tenaient un *fish and chips* au Canada et raconter toutes leurs mésaventures. Ils avaient brûlé les frites, s'étaient trompés de farine pour préparer la pâte, n'avaient pas pu servir un car de voyageurs débarqué à l'improviste et leur avaient demandé de revenir le lendemain. Papa et maman riaient à s'en décrocher la mâchoire. C'est ça qui n'était jamais arrivé : papa et maman en train de rire ensemble.

J'ai arrêté ce que j'étais en train de faire pour aller voir ça. Debout à la porte de la cuisine, je les ai regardés, bouche bée. Les larmes ruisselaient sur mes joues jusque dans ma bouche et je me régalaïs du spectacle. J'étais à la fois très heureuse et très effrayée, effrayée à l'idée de ne jamais revoir cette chose si belle.

Je ne l'ai jamais revue.

Quatre heures plus tard, allongée dans l'obscurité, j'écoute. D'après les bruits dans la cuisine, maman est plus en colère que d'habitude et je sais pourquoi. Après le départ de tout le monde, je ne me souviens plus si c'était ma sœur ou moi, mais l'une de nous a dit un truc qui a mis papa en rogne, c'était une bêtise, mais il est parti en vrille.

« Va chercher la ceinture. »

Ça, c'est le truc qui arrive souvent. Je vais à la cave, j'ouvre la porte – pas besoin d'allumer l'ampoule, je connais le rituel par cœur – et je décroche la ceinture de cuir marron du clou planté dans le mur de brique nue. L'odeur de brique et de poussière de charbon me noue la gorge. Je retourne auprès de papa, laissant traîner la boucle sur le sol derrière moi pour qu'elle cogne les meubles et se coince dedans. Cet acte de défiance l'exaspère encore plus. Je lui remets la ceinture. Il me dit de me tourner et frappe trois fois l'arrière de mes jambes nues. Puis c'est le tour de ma sœur. L'injustice et la douleur nous font hurler. On crie de toutes nos forces, dans l'espoir que maman l'arrête ou que les voisins entendent et viennent lui faire des reproches ou qu'ils le fassent envoyer en prison. Mais dès que la porte d'entrée de ta maison est fermée, personne n'intervient jamais. Vu l'indifférence, la maison d'à côté pourrait aussi bien se trouver dans un autre pays.

Punition supplémentaire, papa nous envoie dans notre chambre. Il y fait toujours un froid de canard. Aussitôt qu'il est parti, on farfouille dans le tiroir de la table de nuit, on trouve un vieux stylo-bille et on s'entoure mutuellement nos marques rouges à l'encre bleue, si bien que lorsqu'elles auront disparu, les traits bleus maladroits seront un rappel de son méfait. On se le jure : jamais on ne lavera les traces de stylo et on repassera dessus tous les jours. Ces tatouages improvisés seront un rappel définitif – pour lui comme pour nous – du tyran que c'est. Ouais, on va lui montrer.

Un peu plus tard, papa vient nous voir. On est assises sur notre lit, en train de dessiner, l'essentiel de la douleur et des larmes est passé. Il pleure et nous serre dans ses bras, il nous dit qu'il regrette et nous demande de lui pardonner.

« Oui, on te pardonne papa ! » disons-nous en chœur.

Il faut bien lui pardonner, on le voit tous les jours, la vie deviendra plus impossible encore si on ne lui pardonne pas ; c'est une question de survie. Tout ce qu'on veut, c'est que tout aille bien, ou du moins que tout ait l'air d'aller bien. Maman appelle, le thé est prêt, papa nous dit de nous laver ces stupides marques de stylo et de venir à table.

Exprès, on laisse quelques traces de bleu sur la peau rouge, pas assez pour le mettre à nouveau en colère, mais juste ce qu'il faut pour sauver l'honneur, puis on déboule dans la minuscule cuisine remplie de vapeur pour manger le ragoût : il y a des bouts de viande dans l'assiette, on a des boules dans la gorge, les yeux rouges, les jambes rouges. Papa fait une plaisanterie et on rigole pour lui faire plaisir, puis tout le monde mâche en silence. Quand personne ne regarde, je recrache la viande mâchouillée dans ma main, je la jetterai aux toilettes plus tard. La radio est allumée, l'air du générique de *Sing Something Simple*, avec les Swingle Singers, résonne dans la pièce, les harmonies vocales – sucrées et écœurantes – remplissent l'air et comblent les silences.

Je continue de ne pas supporter le son de ces harmonies des années 1950 – c'est comme une boisson avec laquelle tu t'es saoulé à l'adolescence, rien que l'odeur me redonne la nausée.

YOU CAN'T DO THAT

1964

Je suis chez ma baby-sitter, Kristina, c'est la première fois que j'entre dans la chambre d'une grande fille. Il n'y a ni poupées ni peluches, juste un « gonk » sur le lit, un gros coussin rouge avec une longue frange de feutre noir, pas de bouche, de grands pieds. Le dessus-de-lit est violet et elle a peint ses meubles en violet aussi. Par terre au milieu de la pièce, il y a un tourne-disque, une jolie petite boîte couverte de similicuir blanc, on dirait un peu un vanity-case. Partout sur le sol sont étalés des carrés de papier avec un grand trou rond au milieu. Kristina soulève le couvercle du tourne-disque et extrait de l'une des pochettes un disque noir et brillant comme de la réglisse, elle le dépose sur la tige centrale et abaisse avec précaution un bras de plastique jusqu'au sillon. Il y a un craquement. Je n'ai pas la moindre idée de ce qui va suivre.

Des voix de garçons s'échappent du petit haut-parleur – *Can't Buy Me Love* ! Sans prévenir. Sans préambule. Direct dans la chambre. C'est les Beatles.

Je ne bouge pas d'un poil de toute la chanson. Pas question d'en loucher une miette. J'écoute de toutes les fibres de mon être. Les voix sont tellement vivantes. J'adore le fait qu'elles ne terminent pas le mot *love* – elles le prononcent à moitié et le finissent en

un grognement. La chanson défile, ça ne s'arrête qu'une fois pour un cri. Je sais ce que ce cri signifie : *Réveillez-vous ! On est là ! On va changer le monde !* J'ai l'impression d'avoir mis les doigts dans une prise de courant, mon corps pétille de partout.

Une fois la chanson finie, Kristina retourne le disque – *mais qu'est-ce qu'elle fabrique ?* – et met la face B, *You Can't Do That*.

Cette chanson me transperce le cœur, et je crois qu'il ne s'en remettra jamais. La voix de John Lennon est si proche, si vraie, on le croirait dans la pièce. C'est une voix normale de garçon, pas de hululements haut perchés ou sirupeux, pas d'harmonies crémeuses comme les trucs que papa et maman écoutent à la radio. Il emploie des mots de tous les jours pour me dire à moi, sa petite amie, d'arrêter de déconner. J'éprouve sa douleur, je l'entends dans sa voix râpeuse ; il n'arrive pas à la cacher. Il oscille entre la fanfaronnade et la vulnérabilité, il veut se donner un air détaché, mais de temps en temps ça lui échappe. Et tout ça à cause de moi. Je me sens tellement puissante, mettre un garçon dans cet état – c'est enivrant. Je brûle de lui dire *Je regrette de t'avoir fait mal, John, je ne le ferai plus jamais*. J'ai une drôle de sensation entre les jambes, c'est agréable. Je passe et repasse la chanson pendant une heure jusqu'à ce que Kristina n'en puisse plus et me ramène à la maison.

Je connais déjà « *You Can't Do That* » par cœur et je me la chante en passant la main sur les haies de troènes auxquels j'arrache les feuilles pour planter l'ongle du pouce dans la chair verte caoutchouteuse à chaque fois que j'arrive au refrain : « *Ooooh, you can't do that !* ». J'ai encore la voix de John Lennon dans la tête. Ce n'est pas un grondement effrayant comme celui de mon père, elle est familière et accessible, un peu nasale, comme la mienne. C'est ça ! Il est comme moi, sauf que c'est un *garçon*. Le long des rues bordées d'arbres, passant devant les vérandas, je suis sur un nuage, j'aperçois par instants les autres familles,

plus heureuses que la mienne, par le rectangle illuminé de leur petite boîte de brique. Mais aujourd'hui je ne suis pas jalouse, je ne viens plus chercher dans ces fenêtres le réconfort. Sous les lampadaires et les cerisiers, je plane, je marche sur les traits entre les dalles du trottoir et j'écrase des fleurs roses avec mes sandales Clarks – fini les gamineries. J'ai cru jusqu'à ce jour que la vie ne serait jamais qu'une affaire d'adultes tristes et en colère, de musique ennuyeuse, de viande en sauce, de légumes bouillis, d'église et d'école. Tout a changé : j'ai trouvé le sens de la vie, dissimulé dans le sillon d'un disque de plastique noir. Je me fais la promesse d'accéder à ce nouveau monde, mais je ne sais pas comment. Comment, ou grâce à qui, vais-je pouvoir m'approcher de cet univers parallèle ? Je regarde de chaque côté de la rue comme si quelqu'un allait surgir d'un portail et m'emporter dans un souffle, mais je ne vois que maisons, maisons et maisons à l'infini. Ça me rend malade. Je les hais.

CHIC

1965

C'est dimanche après-midi, j'ai les cheveux longs, raides, châtain clair et une frange qui me chatouille les cils. Je porte une minijupe violette de velours côtelé, le pull gris de l'uniforme scolaire, des mi-bas blancs et des chaussures noires d'écolière. J'ai onze ans et je marche avec mon père sur Muswell Hill Broadway, on passe devant le Wimpy Bar, où je m'arrête toujours pour regarder sur la vitrine les photos verdâtres délavées des hamburgers et des frites Wimpy. Je n'y suis entrée qu'une fois. À l'intérieur tout m'a plu. Les chaises de plastique rouge, les murs de carrelage blanc uniforme, c'est si moderne, si propre par rapport à chez moi. Les frites, tellement fines qu'il n'y a plus de place pour la pomme de terre, juste des bâtonnets dorés croustillants. La viande caoutchouteuse des hamburgers, j'ai adoré que ça ne soit pas comme la vraie viande, que ça n'ait pas l'air de venir d'un animal. Le côté gommeux du disque marron contre mes dents avait quelque chose de très satisfaisant. C'était comme manger un jouet, artificiel et rigolo. De la nourriture fantaisie. L'idéal pour une mangeuse difficile comme moi : uniforme, insipide, sans surprise.

Ensuite on passe devant le magasin de jouets, celui où je choisis chaque année mes cadeaux de Noël, puis c'est la boutique de

l'uniforme, où en septembre on achète toujours la jupe bordeaux, la blouse jaune et le pull gris. Muswell Hill, c'est mon univers. Aujourd'hui, on est allés faire de la balançoire au bois de Cherry Tree et papa m'a acheté une bande dessinée *Jackie*. Pour la première fois depuis des lustres je me sens détendue auprès de lui, je passe mon bras dans le sien et je dis :

« Papa, quand je serai grande, je veux être chanteuse pop. »

Voilà, c'est sorti, j'ai osé formuler mon rêve, le dire tout haut. Papa est le seul adulte que je connaisse qui s'intéresse à la musique, même si c'est à Petula Clark, et là je lui ai dit, j'ai fait le premier pas vers la réalisation de mon rêve. Papa saura bien ce qu'il faut faire, me mettre sur la voie, m'indiquer le chemin à suivre.

« Tu n'es pas assez chic. »

Je ne sais pas ce que *chic* veut dire, mais je sais ce que *lui* veut dire. Je comprends à son intonation que je me fais sur mon compte des idées très supérieures à mon apparence, mes capacités et mon charme réels et je le crois. Il a forcément raison, c'est mon père.

Papa et moi on marche en silence. Je me dis : *Il ne m'a pas demandé si je sais chanter* – mais de toute évidence ça n'a pas d'importance. Je ne suis tout simplement pas assez chic.

JOHN ET YOKO

J'ai grandi avec John Lennon à mes côtés, comme un grand frère. La première fois que je l'ai entendu chanter, je n'avais pas la moindre idée de ce à quoi il ressemblait, de sa façon de s'habiller, du fait que son groupe était composé d'une bande de mecs au look d'enfer, rien de rien. Tout était dans la musique et les paroles.

Au fil des ans il s'est révélé à moi, et je n'ai jamais été déçue. Il n'a jamais cessé de se bonifier. Il a constamment changé de fringues et de coiffure, goûté aux drogues, à l'éveil spirituel, à la religion et à la psychologie, et sa musique est devenue de plus en plus sophistiquée, disque après disque. Puis il a rencontré Yoko Ono. Voilà enfin dans ma vie une fille qui m'intriguait et m'inspirait. La presse anglaise haïssait Yoko, mais nous, moi et mes copines, elle nous fascinait. On la trouvait formidable. Elle a porté une minijupe et des bottes hautes blanches à son mariage. J'ai lu son livre, *Pamplémousse*, elle y exposait des idées que je n'avais jamais rencontrées auparavant ; ses pensées et ses concepts m'ont fait l'effet de psychotropes. Il y avait un poème qui ne comportait qu'un mot. De simples gribouillages devenaient de l'art. Ses positions et ses instructions philosophiques ont influencé la façon dont j'entendais vivre ma vie. J'aimais le

fait que les Beatles – enfin, John et Paul (qui sortait alors avec Jane Asher) – fréquentent des femmes qui avaient des idées, un visage intéressant et de la personnalité (les Stones ne sortaient qu’avec d’éblouissantes beautés). Quand John et Yoko se sont déshabillés pour la photo de la pochette de *Two Virgins*, leurs corps mignons, normaux, tout nus et flasques étaient choquants par leur imperfection. Le coup était particulièrement audacieux de la part de Yoko ; son corps a été disséqué et tourné en ridicule dans la presse. Mais moi j’ai capté. Enfin une fille intéressante et courageuse.

Je trouvais John drôle, intelligent et sage. Le seul problème d’avoir Yoko pour muse, c’est qu’il s’ouvrait beaucoup de ses émotions – il ne cessait d’écrire et de parler de sa mère, de Yoko, même de sa *tante*, reconnaissant volontiers l’importance des femmes dans sa vie – au point que j’ai pensé que tous les garçons étaient comme ça – or à ma grande déception, à peu près aucun ne l’était ou ne l’est.

PARTI

1965

Un samedi après-midi de la fin août, ma mère, ma sœur et moi rentrons de deux semaines passées chez ma tante. Maman et moi bazardons nos sacs à dos et nos poches en plastique dans le couloir pendant que ma sœur grimpe l'escalier à toute vitesse pour dire bonjour à papa. On l'entend passer d'une pièce à l'autre en claquant les portes : elle est surexcitée, c'est la première fois qu'on était parties depuis des années. Puis, d'une voix un peu paniquée, elle crie d'en haut :

« Il s'est tiré ! »

Je me précipite à l'étage, maman me suit, on reste toutes les trois à regarder la porte de l'étude de mon père, éternellement fermée à clé, mais grande ouverte aujourd'hui. Nous n'avons pas le droit d'y entrer, alors on met un petit moment à avancer pour jeter un œil à l'intérieur. Sa sacro-sainte étude est totalement vide. Le bureau aux coins pointus qu'il s'est fabriqué, la lampe d'architecte turquoise, les livres d'ingénierie, les cravates pendues derrière la porte, plus rien n'est là. De retour dans le couloir, on regarde partout. Des cadres ont disparu des murs, la grande malle aux photos s'est évaporée et on se rend compte peu à peu qu'il manque tout un tas de choses – comme après un cambriolage. Ma sœur et moi nous tournons vers maman,

attendant d'elle qu'elle donne un sens à tout ça. On ne doute pas un instant qu'elle va le faire : elle donne toujours un sens à tout.

« Ah, Dieu merci, il est parti, dit-elle en souriant. Quel soulagement. »

Ma sœur et moi rions nerveusement. On n'est pas totalement convaincues. On ne quitte pas un instant des yeux le visage de maman, guettant le moindre soupçon d'incertitude dans son expression. Une fois persuadées que ça va, on se détend et on l'admet, oui, c'est vraiment bien que le grand casse-pieds poilu soit parti. Tout cela est parfaitement normal et naturel. Allons préparer le thé !

Maman a dû être choquée de découvrir que papa s'était fait la malle – même si le couple bat de l'aile, il n'est jamais très agréable de se faire quitter. Je me demande quelle maîtrise et quel talent d'actrice (les mères sont des comédiennes très sous-cotées) il lui a fallu pour parvenir à adopter si rapidement une expression contenue et imprégner sa voix d'un ton calme et rassurant. Ou bien tout cela était-il prévu ? Peut-être notre éloignement de deux semaines avait-il été arrangé pour que papa plie bagages et s'en aille. Quand je pose la question à maman, elle refuse d'en parler. Et comme je ne veux pas la contrarier, je vivrai sans savoir.

LES KINKS

Les Kinks ont été un phare de mon enfance. J'ai fréquenté les mêmes écoles qu'eux, en primaire, au collège, puis à l'école d'art. Je suis entrée au collège, à onze ans, au moment où le petit frère du bassiste Pete Quaife en sortait, ce qui fait quand même une belle différence d'âge, mais j'ai marché sur leurs traces, toujours très au courant de chacun de leurs faits et gestes, que j'imiterais plus tard.

Tout le monde à Muswell Hill leur était lié d'une façon ou d'une autre, même ma mère. Elle travaillait à la bibliothèque de Crouch End et la petite amie de Dave Davies – une belle blonde naturelle – y travaillait aussi. Maman rentrait toujours à la maison avec un tas d'histoires à raconter sur le caractère fantasque de Dave.

En primaire, je demandais aux maîtresses : « Vous les avez eus comme élèves ? Comment étaient-ils ? Vous n'auriez pas gardé un de leurs vieux cahiers d'exercices à la maison ? » Ça titillait beaucoup ma curiosité, bien plus que n'importe quel cours. Je n'aspirais pas à devenir musicienne – l'égalité n'existait pas à l'époque, il était impensable qu'une fille entre en territoire masculin et fasse partie d'un groupe.

À mon entrée au collège, tout le monde s'intéressait beaucoup plus à eux : les grands garçons s'habillaient comme eux,

DE FRINGUES, DE MUSIQUE ET DE MECS

ils portaient les cheveux longs et la raie sur le côté ou au milieu, des pantalons hipster taille très basse – on appelait ça des bums-
ters¹ – et des bottes à talon bottier. Les jeunes profs mecs s’ha-
billaient comme ça aussi. Pour les gamins de Muswell Hill, les
Kinks étaient des héros, ils venaient de chez nous et avaient fait
quelque chose de leur vie.

1. Contraction de *bum* (derrière) et *hipster* (branché).

LA MERDE ET LE SANG

Chier et saigner. J'ai toujours eu un problème avec la merde et le sang. Les Anglais adorent parler de leurs excréments, alors les autres nationalités sont autorisées à sauter ce passage. Idem pour n'importe quel petit ami potentiel ou individu qui flashe sur moi, veuillez sauter ce qui suit vous aussi.

À quatre ans, je suis entrée à l'école avec une année d'avance, j'ignore pourquoi. Toute la classe avait un an de plus que moi – et deux ans plus tard, il a fallu me faire redoubler pour que je sois avec des enfants de mon âge. Je me mettais à hurler et à ruer dès la seconde où maman et moi atteignions la grille de l'école, puis je continuais le long des couloirs jusqu'à la porte de ma classe. Je l'ai fait chaque matin parce que j'avais peur : je ne voulais pas quitter ma sœur et ma mère. C'était trop tôt, j'étais traumatisée, et je ne savais pas l'exprimer autrement que par les larmes.

Si jeune et si timide, je n'osais pas lever la main en cours pour demander à aller aux toilettes, alors je me retenais aussi longtemps que possible, puis je me lâchais dans ma culotte. Il n'était pas simple de choisir entre interrompre la maîtresse en levant la main et me souiller en silence, mais je choisissais ce qui m'était supportable. J'étais bébé au point de penser que personne

ne s'en rendrait compte. Et c'est arrivé souvent. À mon retour à la maison, maman se montrait compréhensive, elle me nettoyait et me faisait un câlin – puis un jour elle ne l'a pas fait. Elle était en colère cette fois ; sans une once de compréhension, elle a filé tout droit dans le jardin, attrapé un bâton avec lequel elle a décollé la merde de mon derrière et mes jambes en me disant à quel point elle en avait assez. Ce raclage a vraiment blessé mon amour-propre tout comme il a blessé mes jambes. Je n'ai jamais recommencé.

J'étais une enfant hypersensible – toujours à guetter l'humeur des gens et ses fluctuations –, d'ailleurs un truc aussi anodin que la perspective d'aller en classe m'a donné la diarrhée chaque matin jusqu'à l'âge de seize ans. Je n'ai pas été harcelée à l'école, Dieu merci, c'est juste que je m'angoissais pour un rien, le simple fait que quelqu'un soit sur mes talons à mon arrivée – j'étais très consciente de mon apparence, mon pas se raidissait au point que je me mettais à marcher de travers, ce genre de choses.

J'ai eu mes premières règles la veille de mes treize ans. Je suis partie en vrille. J'ai hurlé comme un putois, j'ai crié, claqué des portes – pendant des jours entiers j'ai été furieuse, dingue, fulminante et en proie à des pulsions assassines. Ce truc qui m'arrivait était parfaitement inadmissible. Je le détestais, je n'en voulais pas, mais je n'y pouvais rien. S'il fallait passer sa vie à saigner tous les mois, anémiée et vulnérable, elle me serait insupportable. Quelle injustice !

J'ai continué à faire ce petit numéro à chacune de mes règles pendant quatre ans, jusqu'à ce que je ne les aie plus que deux ou trois fois par an. J'ignore si c'était le triomphe de ma volonté sur mon corps, ou si ça serait arrivé de toute façon. J'ai pensé que mon cycle avait été affecté par mon traumatisme. Je continuais à péter un boulon dès qu'elles survenaient, même si ce n'était plus aussi fréquent. Le fait d'avoir mes règles a changé ma

personnalité : dès leur première apparition, j'ai éprouvé colère et ressentiment, je me suis sentie trahie, avec au fond de moi la conviction que la vie était injuste et plus simple pour les garçons que pour les filles. Une boule incandescente de rage et de révolte s'est mise à grossir en moi. Elle nourrirait une bonne partie de mon travail.

Avec l'âge et le sexe, j'en suis venue à attendre avec angoisse qu'apparaisse le sang au lieu d'espérer qu'il ne vienne pas. J'ai fini par me mettre à la pilule, mais, éternelle indisciplinée, j'oubliais sans arrêt de la prendre. Après la pilule, j'ai porté un stérilet (le Copper 7). Je le sentais bien calé là-dedans, tout en haut du col. Ça faisait mal. J'ai marché en me tortillant pendant des mois parce que je ne voulais pas me prendre la tête avec ça et je me disais que ça devait être normal. Au bout d'environ un an, je suis allée à la clinique Marie Stopes de Soho – où on pouvait demander à voir une femme médecin – et on me l'a enlevé. Le médecin m'a dit qu'il était sorti de son logement. Dès qu'on m'a retiré le stérilet, une vague de soulagement m'a parcouru le corps, comme si je retrouvais mon état normal, c'était la première fois que je me sentais comme ça depuis un an. La merde et le sang (j'y reviendrai plus loin) ont dominé et ponctué mon existence depuis l'enfance. J'ai toujours peur du sang, de le voir, de ne pas le voir. « Est-ce du sang brun ou du sang frais ? » demande toujours le médecin. Y a-t-il une réponse à cette question ?

TOO COOL FOR SCHOOL

1969-1971

Les cours de musique de mon collègue sont tellement ennuyeux qu'on joue à faire sortir la prof de la salle en larmes pour mettre un peu d'animation. On fait claquer le couvercle de nos pupitres en scandant : « Dehors, dehors, dehors ». Ça marche à tous les coups. On a aussi des cours de musique individuels ; on peut choisir entre des comptines sur le magnétophone ou de la musique classique au violon. Seuls les gamins pas cool jouent d'un instrument. Moi, ça ne m'intéresse pas. Je ne fais pas le rapport entre les cours de musique et la musique que j'écoute, un monde les sépare.

Le seul prof qui rende intéressants les cours de musique, c'est celui d'éducation religieuse, un sosie de Peter and Gordon à l'épaisse chevelure rousse qui porte des lunettes d'écaille noires et un col roulé. Il s'efforce de nous éveiller à des questions d'ordre moral à travers la musique. On est parfois autorisés à apporter un disque pour en disséquer les paroles pendant le cours. On voit alors arriver de tout : King Crimson, les artistes de la Motown, « *She's Leaving Home* » des Beatles, des chansons de Country Joe and the Fish contre la guerre du Vietnam, Hendrix et les Byrds.

Nos vrais profs, ce sont les musiciens. Leurs paroles nous éveillent à la politique et leur musique expérimentale,

psychédélique, à la créativité. Ils nous font partager leurs découvertes et leurs voyages. On ne voyage pas, aucun de nous n'a jamais pris l'avion. On ne peut pas rencontrer le Maharishi, mais on apprend son existence à travers la musique. On entend les influences musicales indiennes grâce aux sitars de George Harrison, on découvre Timothy Leary, R. D. Laing, Arthur Janov et *Le Cri primal*, l'acide, la Californie, Woodstock, les émeutes... tout ce qu'ils vivent, on le vit à travers leurs chansons. C'est de la vraie musique folk – pas celle d'un barbu à la gratte sèche – dans le sens où elle parle d'expériences réellement vécues.

Ce que j'aime le plus de mon école, c'est mon groupe de copines. C'est un mélange de filles de ma classe, de celle d'au-dessus et de celle d'au-dessous. On forme un gang. On traîne ensemble dans la rue, ou chez l'une ou l'autre. Il y a Paula, Sallie, Kester, Sue, Martha, Angela, Judie, Hilary, Myra et parfois deux garçons, Toby et Matthew. La plupart habitent une maison miteuse et bohème aux meubles de pin brut et tapissée de posters de Che Guevara ; leurs parents sont communistes, artistes et intellectuels. On est toujours chez quelqu'un – pas chez moi, ça ne colle pas, pas la bonne ambiance –, dans la chambre à coucher, affalés sur le lit ou assis en tailleur par terre, à fumer un peu de shit piqué à un grand frère ou un parent. On écoute des disques, on parle du bahut, de musique et de garçons. Si les parents ne sont pas là, on descend se faire une omelette, on va parfois au cinéma, mais on se balade surtout dans le parc de Hampstead Heath parce que c'est gratuit.

On met des jupes très courtes, à peine quinze centimètres, ou un jean et un t-shirt. Aucune de nous n'a beaucoup de fringues. On porte toutes la raie au milieu et pas de maquillage ; il n'y a pas de séances de coiffage, de vernis à ongles ni de teinture de cheveux, rien de tout ça. On a les pieds noirs et durcis à force de se balader pieds nus dans Muswell Hill, les ongles coupés courts et fonctionnels.



*Le gang. Devant : Judie, Sue, Angela, Sallie.
Derrière : moi, Paula, Kester. Remarquez l'uniforme
psychédélique d'été. 1969.*

À partir de la troisième, je peux déjeuner hors de l'école, alors je vais tous les jours chez mon amie Julie. Elle a un grand frère, Reuben, qui a lui-même un ami nommé Mark Irvin. Mark et moi on tombe amoureux. J'ai quinze ans, il en a dix-sept, c'est mon premier vrai petit ami. On s'embrasse et on se fait des câlins sur le lit de Judie sans que la musique s'arrête jamais : Syd Barrett, Motown, King Crimson, Pink Floyd. Le week-end, on va à des concerts au pub, on prend des acides et du Mandrax (les « *Randy Mandies* ») à Hampstead Heath. Au bahut, on a la réputation d'être un couple cool, on est inséparables. Un matin, je pars de la maison plus tôt parce que j'ai un contrôle. Je vois Mark qui marche devant moi, main dans la main avec mon amie Cathy. Il est tellement tôt qu'ils ont dû passer la nuit ensemble. C'est comme un coup de barre de fer sur la poitrine. Le souffle coupé, j'étouffe. Ce n'est pas possible. Je tourne les talons et je cours. Je cours et

je cours. Je cours jusqu'à l'autre entrée de l'école, à plus de cinquante mètres de là. J'arrive en retard au contrôle. J'essaie de me concentrer. Je ne vais pas non plus les laisser pourrir mon avenir.

J'arrive à éviter Cathy et Mark pendant deux ou trois jours. Je suis anéantie – le premier garçon que j'aie jamais aimé, en qui j'aie jamais eu confiance, m'a trahie. En gym, Cathy vient me voir : « Je regrette, c'est une erreur terrible. C'est toi qu'il aime, pas moi, il parle sans arrêt de toi. C'est fini. » On se remet ensemble Mark et moi. Comme on n'a pas encore fait l'amour, c'est plus facile de lui pardonner.

On reste ensemble quatre ans, on fait les auberges de jeunesse, on va voir Cathy au Pays de Galles (elle s'y est installée avec son nouveau copain). On prend des acides sur la péninsule de Gower ; un jour, au début de la montée d'acide, alors que « *Here Comes the Sun* » des Beatles passait sur le tourne-disque, j'ai chanté sur la musique. Mark a dit : « Tu as une belle voix. » C'était la première fois qu'on disait quelque chose de sympa sur ma voix. Je ne l'oublierai jamais, même si je ne suis pas sûre que ça compte vraiment parce qu'il était en plein trip à ce moment-là. Mark a pris ma virginité, j'ai saigné un petit peu. Ça me paraissait bien que ce soit lui quand même. Il a aussi passé mon brevet en art, il a fait tous les dessins préparatoires à ma place. Après coup, je me suis sentie un peu coupable parce que j'ai eu un A, une meilleure note que lui. L'amour.

En arrivant en première, je prends amèrement conscience que j'ai trop de retard pour m'en sortir. Ça fait tellement d'années que je glande, que je sèche les cours et que je ne fais pas mes devoirs que les profs ne m'inscrivent même plus à tous les examens. Les garçons qui me plaisent sont intelligents, parmi les meilleurs éléments, et moi je suis une bonne à rien. La nuit, un rêve angoissant me hante souvent, j'erre dans les couloirs du bahut sans savoir dans quelle salle j'ai cours et j'arrive aux portes

de l'établissement en pyjama alors que tout le monde s'en va : je suis une laissée-pour-compte, une ratée, toujours à contretemps.



Mark (Magnus)

Je finis par me faire expulser. Je reconnais bêtement devant un prof indiscret avoir fumé de la drogue, juste une fois – évidemment, je l'ai fait bien plus souvent que ça, je ne suis pas complètement idiote non plus. Ma mère se rend à l'école et insiste pour que le directeur consigne par écrit que j'ai fumé une fois du shit et que c'est pour ça qu'il me renvoie. Il n'en a pas envie, alors je suis autorisée à rester.

Un matin, un élève de terminale débarque pendant le cours d'anglais. J'ai seize ans, je vais bientôt passer mon brevet. J'adore l'anglais, M. Hazdell est vraiment un super prof, il ressemble à Biggles, avec une immense moustache en guidon, et s'emballe à fond pour Shakespeare – il interprète les pièces, leur donne vie, me donne goût à la langue. Le garçon de terminale dit quelque chose à M. Hazdell et me regarde : « Viviane, le directeur veut te voir dans son bureau. » Tous les regards se tournent vers moi. J'ai peur. *Quelqu'un est mort ?* En allant à la porte, je me sens importante. *Non, pas maman. Dieu ne rappellerait pas maman. Ce serait trop.*

J'arrive au bureau. Ma sœur m'y attend, on frappe. « Entrez. » M. Lowe nous regarde gentiment, c'est un type très aimable. « Votre père est là, dans le bureau à côté, il aimerait beaucoup vous voir. »

Je suis secouée. On n'a pas vu papa depuis des années, c'est à peine si on pense à lui – il a bien écrit deux ou trois longues lettres ces dernières années, idiotes, bavardes, sentimentales, barbantes –, que fait-il à l'école ? On ne veut pas le voir ; ce serait trahir maman, surtout ici, sans sa permission, sans même en avoir discuté. Il n'y a pas à discuter d'ailleurs, je sais très bien ce qu'en pense maman : on est devenues un trio, on se serre les coudes, on se débrouille sans le sou et il n'est pas de la partie. Pas question de le voir. Je ne consulte même pas ma sœur, je parle pour elle : nous ne voulons pas voir notre père. M. Lowe cherche à nous convaincre. « Il est très affecté, il ne réclame que quelques minutes, il dit que votre mère ne le laisse pas vous voir. » Je lui dis que ma mère n'y est pour rien, c'est nous qui ne voulons pas le voir. M. Lowe n'imagine pas ce qu'elle a enduré, les sacrifices qu'elle fait pour nous élever seule. Je ne laisserai personne juger ma mère, dire qu'elle est mauvaise, lui faire des reproches.

M. Lowe sort de la pièce. Ma sœur et moi attendons en silence, il n'y a rien à dire. J'en veux à mon père d'être venu sur mon territoire, d'avoir interrompu mon cours et de m'avoir fait remarquer. C'est trop pour moi, ce malaise, ces souffrances d'adulte, cette relation fichue entre papa et maman.

Le directeur revient. « Votre père est en larmes – vous êtes sûres que vous ne voulez pas le voir ? Soyez gentilles, réfléchissez. » Ne m'obligez pas à me répéter, j'ai l'air endurcie et sûre de moi comme ça, mais c'est une vraie torture. On les connaît bien, ces larmes de crocodile français, elles viennent après les coups de ceinture, après les cris, après une promesse non tenue. On en sait bien plus que vous, M. Lowe. À court d'arguments, il renvoie notre père.

WOODCRAFT FOLK

1967-1970

Woodcraft Folk est une organisation pour la jeunesse, un peu comme les scouts ou les guides, mais mixte et avec un feeling artistico-bohème. Ça n'a rien à voir avec le travail du bois¹, mais plutôt avec la vie en plein air, la proximité avec la nature. Woodcraft est un bol d'air, un monde dans lequel je me sens chez moi, entourée de gens intéressants et à l'esprit ouvert. L'uniforme, c'est une épaisse chemise de coton vert forêt, qu'on porte trop grande et débraillée, avec une minijupe ou un jean. Les adultes responsables, ce sont les « leaders », et on les appelle par leur prénom – c'est la première fois que j'ai le droit d'appeler un adulte par son prénom. À Woodcraft, on traite les enfants comme des individus, pas comme des créatures inachevées et sans intérêt, on nous consulte pour chaque décision. On se divise entre les « elfes » pour les plus jeunes, les « pionniers » pour le groupe intermédiaire et les « aventuriers » pour les plus âgés.

Chaque été se tient un grand rassemblement de tous les groupes Woodcraft de Londres, comme un genre de congrès. Robin Chaphekar – un beau garçon du groupe de Highgate – a apporté une guitare électrique avec sur l'étui l'inscription au

1. *Woodcraft* signifie littéralement le travail du bois.